

KIM Young-ha

DEUX PERSONNES
SEULES AU MONDE

Nouvelles traduites du coréen
par Choi Kyungran et Pierre Bisiou



Éditions Picquier

DEUX PERSONNES
SEULES AU MONDE

Ma très chère amie,

Hier j'ai lu un article passionnant. Imagine : tu es originaire d'un peuple minoritaire perdu dans une région montagneuse d'Asie centrale et qui possède sa propre langue. Vous êtes quelques dizaines d'individus, fuyant les persécutions de Staline, qui débarquez à New York. Selon les rares échos qui vous parviennent du pays, la russification de votre peuple aurait entraîné là-bas la fin de votre langue. Or dans cette ville où vous êtes installés, les choses sont tout autres et des centaines de langues fossiles sont actives, parce que des gens continuent de les utiliser quand bien même elles ont été oubliées dans leur patrie. Voilà pourquoi certains appellent New York « le musée des langues ». Pourtant, dans votre groupe, la deuxième génération ne s'exprime plus qu'en anglais tandis que la première génération disparaît inexorablement. Finalement, il ne reste que toi et une autre personne. Vous êtes probablement les deux dernières personnes au monde à pouvoir dialoguer dans cette langue. Et voilà qu'un jour vous vous disputez pour une vétille et rompez tous les liens. Des

décennies durant, vous ne vous adressez plus la parole. Jusqu'à ce que l'un d'entre vous quitte ce monde. J'ai réfléchi. J'ai réfléchi sur la solitude de celui qui ne peut plus parler sa langue maternelle avec quiconque. Une solitude qui ne permet aucune intervention d'autrui qui viendrait vous dire un truc du genre: « Bon, allez, ça suffit, réconciliez-vous maintenant. » Une fâcherie pour un rien qui a viré à la catastrophe. Moi, si j'étais l'un des deux derniers locuteurs d'une langue, je ferais extrêmement attention à mes propos. Pour ne pas risquer de me retrouver enfermée dans une cellule linguistique durant de longues années. En même temps, une langue maternelle qui n'autorise pas la moindre dispute, à quoi ça sert?

Quittant les soins intensifs, mon père a été transféré dans une nouvelle chambre. Comme il n'y avait plus de place dans les chambres communes susceptibles d'être prises en charge par l'assurance maladie, on l'a installé pour l'instant dans une chambre individuelle. C'est ainsi qu'il m'est revenu. Ou est-ce moi qui suis revenue à lui? Au bout de quelques minutes assise dans cette chambre, j'étouffe. Elle est surchauffée pour éviter que les patients en tenue d'hôpital n'attrapent froid, et elle est équipée d'un humidificateur d'air qui ronronne sans répit pour éviter que l'on sèche sur pied. Résultat, j'ai l'impression d'être dans la cuisine d'un restaurant mal entretenu. Mon père est un vieillard. Quand je lui demande s'il veut de l'eau, il se contente de secouer la tête. Il n'est plus capable de prononcer le moindre mot cohérent. Depuis qu'il est sorti de cette opération qui a duré onze heures, ce n'est plus mon père d'avant. Quand j'ai dit ça à mon frère, sais-tu ce qu'il m'a répondu?

« Au moment où une personne subit une anesthésie générale, elle meurt. Tout comme il y a cette lumière quand tu fais une photocopie, un homme qui se réveille après une anesthésie générale n'est pas le même qu'avant. C'est une sorte de copie. Tu sais, si on coupe la queue d'un lézard, c'est vrai qu'elle repousse, mais pas jusqu'à sa taille originelle. »

Le genre de sortie typique de mon frère. Tu savais qu'il travaillait au chantier naval de Geoje? Il a été licencié récemment. C'est un secteur qui souffre en ce moment. Le jour de son renvoi, il a vu une banderole déployée par le syndicat sur le mur de l'entreprise: *Le licenciement, c'est la mort*. J'imagine très bien ce qu'il a pu dire en lisant ça: « Mais non, c'est la mort qui est un licenciement. On ne meurt pas d'être licencié, c'est quand on est mort qu'on est renvoyé pour de bon. » Ça a toujours été sa marotte, inverser les dictons, les maximes. « Tu n'as qu'à essayer, ça marche à tous les coups! » Comme il soutient cette idée mordicus, les gens autour de lui le défient tout le temps. « Si tu ne peux pas l'éviter, tâche de t'en amuser », lance l'un d'eux. Et mon frère lui renvoie, avec un large sourire: « Si tu ne peux pas t'en amuser, autant l'éviter. » Un autre sort, façon Petit Prince: « Ce qui embellit le désert, c'est que quelque part il dissimule une oasis. » A quoi il répond: « Si quelque part une oasis se dissimule, c'est qu'il y a le désert autour. » Certaines maximes prennent encore plus de sens après avoir été retournées, comme « L'or est un silence » pour « Le silence est d'or ». Le jour de son licenciement, un collègue lui a dit: « Courage. On dit que les périodes de crises sont des périodes de chance. » Maintenant tu devines ce qu'il a répondu? « Tu parles, pour les périodes de chance, c'est la crise. »

Quelqu'un, une reproduction de mon père, est allongé là-bas en pyjama. Et moi je joue le rôle de sa fille. Ce n'est pas très naturel, et quelque part je ne me sens pas très à l'aise. Je me demande, vous êtes qui, vous, allongé là-bas? Et moi, qu'est-ce que je fais ici? Alors que mon père est mort au bloc opératoire. Où est parti le jeune homme triomphant avec qui j'allais au cinéma tous les week-ends, avec qui je dînais dans des restaurants chics en parlant philosophie, avec qui je papotais comme avec une copine sur les fringues qui couvriraient le mieux les accidents de mon corps et avec qui, parfois, j'allais carrément faire les magasins?

Comme dit mon frère, il doit être mort.

Ici, à l'hôpital, je ressasse beaucoup le passé. Mais, pour une raison mystérieuse, rares sont mes souvenirs avec d'autres membres de la famille. Ma mère, mon frère, ma petite sœur Hyeonjeong me semblent ensevelis dans un brouillard laiteux. Dans ma mémoire, seuls deux, mon père et moi, apparaissent distinctement. Ce que mon père a fait à tel moment précis, une chose qu'il a dite, un cadeau qu'il m'a offert, tout cela est très net. Que faisaient les autres au même moment? Chantaient-ils *Joyeux Anniversaire* avec nous? Peut-être étaient-ils là, près de nous, un grand sourire aux lèvres, peut-être étaient-ils ailleurs, en tout cas ils sont aujourd'hui dans le vaste domaine du « peut-être ».

Ma mère chantait souvent ce refrain: « Hyeonju est la fille de Papa, Hyeonju n'est pas la fille de Maman. » Moi, curieusement, j'entendais ça comme un compliment. Avant ses trente ans, mon père avait décroché un poste de professeur dans l'université où il avait fait ses études. Qui plus est, c'était un véritable athlète, avec un corps entraîné et entretenu par des années de pratiques

sportives. Rien d'étonnant à ce qu'il soit l'idole de sa fille. Sauf que papa et moi étions trop proches. Et je n'étais pas la seule à l'adorer, lui aussi me chérissait tout particulièrement. Il était donc normal que mes frères et sœurs se sentent délaissés. Mon père avait beau répéter à la moindre occasion : « Vous êtes aussi chers à mon cœur les uns que les autres », il était clair aux yeux de tous qu'il avait une préférence. C'est au début des vacances d'hiver, lors de mon année de terminale, que mon père a évoqué son projet de voyage en Europe. Il disait que puisque j'avais passé mon bac haut la main et que j'étais admise dans une université, il serait bon pour moi de faire le tour des musées européens et d'approfondir ma culture générale. Ma mère qui, bien sûr, avait pensé qu'il s'agissait d'un voyage familial, a rappelé que son fils était toujours sous les drapeaux :

« Mais chéri, Hyeonseok est encore à l'armée. »

Il a semblé surpris qu'elle sorte le nom de leur fils.

« Oui, forcément, puisqu'il n'a pas terminé son service.

— Et Hyeonjeong entre en terminale à son tour.

— Oui, c'est bien pour ça que je pars seul avec Hyeonju. Elle a bien travaillé, elle intègre une bonne université, elle mérite une récompense. Puisque Hyeonjeong entre en terminale, elle ne pourra pas bouger, pareil pour toi, j'imagine? L'an prochain, si Hyeonjeong décroche une belle université, nous partirons à nouveau. Et puis tiens, l'an prochain, Hyeonseok aura fini son service aussi.

— Alors autant partir tous ensemble l'an prochain. Pourquoi veux-tu faire ce voyage dès cet hiver?

— Peu importe, je peux partir cet hiver et l'hiver prochain. Vu le choix d'études de Hyeonju, c'est maintenant qu'il lui sera le plus utile de faire ce voyage.

— Quel rapport entre l'histoire et les beaux-arts? »

Mon père, toisant ma mère d'en haut, du mépris dans son regard, a rétorqué d'une voix ferme :

« Hyeonju va étudier l'histoire de l'art. »

C'est seulement à ce moment-là que j'ai appris qu'un tel domaine d'études existait. En tout cas, ça m'a paru être un excellent choix. Quand j'entendais « histoire », je voyais la réserve sombre d'une bibliothèque plongée dans la poussière, alors qu'en y ajoutant « art », c'est l'image d'une galerie élégante éclairée par un chandelier qui a surgi dans mon esprit.

« Tu vas vraiment partir seule avec ton père? C'est ce que tu veux? »

Ma mère m'avait prise à part pour me questionner. Je me souviens de son visage sérieux et fermé.

« C'est Papa qui l'a dit.

— Ce qui compte, c'est ce que tu dis, toi. Tu es majeure et responsable maintenant. Si tu y vas toute seule, ton grand frère qui vit des moments durs à l'armée et ta petite sœur qui passe en terminale vont être très déçus. Alors, tu veux vraiment partir? Tu mesures bien les tenants et les aboutissants?

Pour une fille de dix-neuf ans, ce n'était pas une mince décision.

« Papa a dit que la prochaine fois on partirait tous ensemble. Moi, la prochaine fois, je resterai. C'est bon comme ça? »

— Tu veux dire que tu es sûre, tu veux partir cette année, vraiment? »

Ma mère a continué d'insister, mais ma décision était déjà prise. La déception se lisait clairement dans ses yeux. S'il y a eu un moment où j'ai perdu ma mère, c'est sans aucun doute à cet instant précis. Plus jamais

après cette date elle ne m'a regardée avec tendresse. En quittant ma chambre, elle a lancé :

« C'est ton choix, pas celui de ton père. Que ce soit bien clair dans ton esprit. »

Elle avait raison. C'était mon choix. Il se peut que je paye aujourd'hui la résolution que j'ai prise alors. Car nos choix engagent notre responsabilité. En tout cas, après cela mes parents se sont livrés à une guerre froide pendant plus d'une semaine. De mon côté, je trouvais ma mère un peu trop intransigeante et la position de mon père tout à fait compréhensible. Du moins jusqu'à ce que, un an plus tard exactement, Hyeonjeong réussisse aussi bien que moi son entrée à l'université. Elle pensait que notre père tiendrait la promesse faite un an plus tôt. Mais il a repoussé le voyage, sous prétexte qu'il était trop occupé maintenant qu'il avait un nouveau poste. Et comme elle venait d'intégrer le département des sciences politiques et diplomatiques, il lui a donné à la place quelques classiques, genre *Le Léviathan* de Hobbes ou *Le Prince* de Machiavel, en lui conseillant de les lire avant le début des cours car après tout la nature profonde de la politique n'avait pas changé entre autrefois et maintenant. Des années plus tard, Hyeonjeong m'a confié que ce jour-là elle avait pris la décision de quitter la maison à la première occasion. Et c'est peut-être grâce à cela qu'elle a pu s'éloigner du domicile familial et de notre père. Aujourd'hui elle vit dans le New Jersey. Assez tôt elle a décroché un poste de professeur dans une université d'Etat et elle ne rentre que rarement en Corée. Après son divorce, ma mère a rejoint Hyeonjeong. Quant à mon frère, il est descendu à Geoje dès la fin de ses études et a commencé à travailler aux chantiers navals comme ingénieur.

Ne restait plus que moi. Je veux dire, pour mon père.

L'hiver qui a précédé mon entrée à l'université a été, en Europe, froid et sombre. Et quel temps, de la pluie sans cesse! Dès que je sortais, le froid me piquait de partout. En dépit de ce temps exécrationnel, je me croyais chanceuse car j'allais découvrir tous les trésors du monde. C'était un mois de rêve. Nous prenions notre petit-déjeuner dans un petit hôtel confortable, nous nous promenions dans un parc où les feuilles des arbres étaient encore lourdes de rosée matinale. Nous visitions les musées dès leur ouverture, allant et venant devant les tableaux, chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art entourés de cadres somptueux, et nous discutions de multiples sujets, par exemple pourquoi certaines œuvres étaient reconnues comme des bijoux éternels de l'art tandis que d'autres tombaient dans l'oubli. Mais les humains sont des animaux fort étranges. Mon père avait organisé et planifié ce voyage pour me faire plaisir, mais au fil des jours, l'habitude venant, l'ennui s'est installé. Et l'envie d'avoir du temps pour moi m'a gagnée. Les quartiers historiques des vieilles capitales européennes avec leur flot de touristes ne semblaient guère dangereux pour une fille de dix-neuf ans qui rêvait de se balader seule. Un jour que mon père était fatigué, il m'a dit qu'il allait se reposer l'après-midi à l'hôtel où il comptait bouquiner tranquillement. « Repose-toi, lui ai-je dit, je vais me promener un peu en ville. » Mon père s'est mis très en colère. Qu'avait-il fait de mal? Si je voulais me promener en ville, je n'avais qu'à le dire! Et quelle idée saugrenue de vouloir sortir toute seule, etc. Il était furieux. Sur le moment, j'ai encaissé le coup, sans y attacher d'importance, je me suis dit que si je me trouvais assez grande

pour ce genre de sortie et assez à l'aise, désormais, dans les rues européennes, il n'en allait pas forcément de même aux yeux de mon père. N'empêche, après ce jour, j'ai senti qu'il changeait. De temps à autre, j'entrevois quelque chose comme une angoisse chez lui qui d'habitude était plein d'assurance et de fierté. Devant chaque toile il continuait de me donner de longues explications, mais à présent certains de ses commentaires me laissaient dubitative. De fait, avant notre voyage, j'avais lu quelques livres qu'il m'avait recommandés, comme *L'Histoire de l'art* de Gombrich. Or après vérification sur la légende du tableau, ses explications s'avéraient parfois erronées. Une fois, je lui ai dit :

« Papa, je ne crois pas que ce soit ça. C'est un autre peintre. »

Je ne pensais pas à mal en disant cela, mais mon père qui était enseignant, donc en charge de la transmission du savoir, ne pouvait être pris en défaut. Il a très mal pris ma remarque.

« Ah bon ? Ce peintre-là a dû imiter l'autre. Il n'est donc pas faux de dire que c'est une œuvre du premier. Bigre, il l'a recopiée très fidèlement. Je ne comprends pas qu'on expose une imitation à côté de l'œuvre originale d'un grand maître... »

Jusqu'à ce que nous sortions du musée, il n'a pas cessé de jeter toutes sortes de malédictions sur toutes sortes d'imitations pourrissant le monde de l'art. La créativité au sens propre est si rare ; la plupart des artistes passent leur vie à imiter les autres, c'est navrant de constater que ces soi-disant artistes puissent être aussi paresseux et vénaux, et ainsi de suite. J'étais jeune, mais je sentais néanmoins que la colère paternelle n'était pas tout à fait innocente. D'un autre côté, je pouvais le comprendre.

Qui ne se sentirait pas gêné dans la même situation ? C'est embarrassant et assez humiliant de s'apercevoir que l'on s'est trompé. Je n'ai rien répliqué, me disant que ça n'avait rien de facile pour un père de passer un mois entier avec son adolescente de fille.

Il y a une autre anecdote. Je crois que c'était en Allemagne. Mon père était allé au guichet d'informations pour changer nos réservations de train et m'avait demandé de rester avec nos valises, quand un trio de touristes coréens s'est approché. C'étaient trois jeunes étudiants. Ils m'ont dit qu'ils voyageaient entre amis, ayant suspendu leurs études avant de commencer leur service militaire. Ils devaient être curieux de savoir ce qu'une jeune fille aux airs de lycéenne faisait seule avec deux grandes valises. J'ai expliqué que je voyageais avec mon père dans toute l'Europe avant d'entrer à l'université. Ils ont eu l'air intrigués. Ils étaient partis depuis deux mois, ont-ils dit, et c'était la première fois qu'ils rencontraient une jeune fille voyageant seule avec son père. Je me sentais assez fière et je leur ai raconté les villes que nous avons traversées et nos visites aux musées. Ils ont répliqué :

« Nous, on ne va plus dans les musées. C'est la même chose partout, pas vrai ? Ah, ces fesses d'anges, on en a assez, quoi... ! »

Ils pouffaient entre eux et je les trouvais plutôt bêtes. Avaient-ils deviné mes pensées, l'un d'entre eux, le plus petit (par rapport aux autres, le plus mignon aussi) s'est mis à m'expliquer comment faire un super voyage sans se taper les musées. Loger dans des auberges de jeunesse pour pas cher, partager ses repas avec des jeunes de tous les horizons, passer une nuit entière sur un quai de gare à discuter avec des inconnus, admirer la Voie lactée dans

les Alpes, assister au lever de soleil sur la mer Adriatique, une bière à la main, depuis le pont d'un ferry. Je me suis mise à rêver d'un voyage entre amis et tout naturellement je leur ai posé des questions sur leur grande balade. Là-dessus, mon père est arrivé. Je l'ai présenté, mon père, professeur Untel à l'université Unetelle. Les garçons ont plié le dos dans un salut respectueux. Mon père leur a posé quelques brèves questions avant de leur tapoter gentiment les épaules en leur souhaitant bon voyage. Mais après leur départ, il est demeuré silencieux. Je crois que spontanément je me suis excusée.

« Nous étions juste en train de parler. »

D'une voix plutôt maussade, sans hausser le ton, mon père m'a expliqué les graves dangers auxquels une jeune fille pouvait être exposée en voyage, il a disserté sur l'immaturation des étudiants de nos jours et sur le fait qu'en me mêlant à ces inconnus sans sa permission, outrepassant sa protection parentale, j'avais nui à son prestige.

« Désolée, Papa, je ne recommencerai pas. »

Mon père n'était pas fâché, mais je lui ai demandé pardon. Après cet incident et jusqu'à la fin de notre voyage, je n'ai plus parlé à des inconnus. Malgré tout, il semblait tout le temps mal à l'aise, s'irritait pour des riens, et moi, croyant que c'était de ma faute, j'étais comme sur des charbons ardents. Quand nous avons entamé la troisième semaine, j'avais hâte que notre périple prenne fin.

Quand j'étais dans le New Jersey, je n'avais pas grand-chose à faire de mes journées et j'ai décidé de suivre des cours d'anglais à l'université de Hyeon-jeong. Tu sais, quand tu arrives dans ce genre d'endroit,

on te fait passer un test pour évaluer ton niveau. J'y étais donc quand une femme musulmane entièrement voilée à l'exception des yeux est entrée avec son mari. Sa tenue laissait penser qu'elle venait d'un pays pratiquant un islam des plus rigoristes. Le mari, qui préparait sa thèse, vivait aux USA depuis un bon moment et parlait couramment anglais mais sa femme paraissait ignorer cette langue. Dès que le test a débuté, il y a eu un problème, car celui qui nous interrogeait était un homme. Il posait une question toute simple, « D'où venez-vous? », par exemple, et le mari répondait: « Ma femme dit qu'elle vient du Pakistan. » Alors qu'il était question d'évaluer le niveau de la femme, c'est le mari qui répondait. Evidemment, l'évaluation ne pouvait mener à rien. Plusieurs fois le prof a insisté, disant que la femme devait répondre elle-même, mais le mari est resté sur ses positions: « Ma femme dit que selon les commandements, elle ne peut pas parler à un homme qu'elle ne connaît pas. Si vous me dites ce qu'il faut, je vais lui transmettre. » Il vivait aux Etats-Unis depuis quelque temps déjà, il devait bien se rendre compte que tout ça était ridicule. Et effectivement il paraissait gêné. Mais il n'avait pas le choix. Il avait vécu lui-même dans cette culture et savait que sa femme ne pouvait se comporter autrement.

Cette scène m'a ramenée en Europe, avec mon père. Si je n'avais pas été là, il aurait pu se sentir libre. Peut-être avait-il regretté d'être parti avec sa fille. Ce musulman aussi, sans sa femme, aurait très bien pu vivre selon son gré en jouant le rôle de l'étudiant étranger ouvert d'esprit. Alors que là il devait assumer son rôle sérieux et protecteur, veiller sur sa femme tout en montrant aux autres qu'il n'était pas un affreux dictateur. Dans

cette situation, on imagine comme il pouvait se sentir mal.

Après notre voyage en Europe, doucement, naturellement, la famille m'a laissée m'occuper de mon père. Quand quelque chose le concernait, ils venaient me voir. Tu peux dire ça à Papa? Sais-tu à quelle heure rentre Papa? Tu sais pourquoi il est comme ça aujourd'hui? Petit à petit, je suis devenue comptable des humeurs de notre père. Quand il se fâchait, j'avais le sentiment d'être coupable. A l'inverse, s'il était heureux, il me semblait que c'était grâce à moi. Nous sortions dîner au restaurant au moins une fois par semaine et les autres membres de la famille donnaient l'impression de s'y être habitués.

« Dis, tu préfères les filles, toi? »

J'étais en première année de fac quand une ancienne m'a posé la question. Le doute lui était venu parce que je déclinais les propositions de rencontres et qu'elle ne m'avait jamais vue me balader avec un garçon. Sans réfléchir, j'ai répondu : « Non, j'aime les garçons. » Alors elle m'a arrangé un rendez-vous. C'était un garçon que je connaissais de vue. Un étudiant d'un autre département mais avec qui nous avions un cours commun en amphi. Il avait demandé à une amie de nous présenter l'un à l'autre. Comme j'avais déjà remarqué qu'il me lorgnait du coin de l'œil et qu'il m'avait fait plutôt bonne impression, disons qu'au début, tout était parfait. Il avait deux ans de plus que moi, une personnalité généreuse et un réel sens de l'humour. Mais il n'arrivait pas à comprendre la relation particulière que j'avais avec mon père. Invoquant mon père, j'insistais toujours pour être rentrée chez moi à l'heure du dîner.

« Il est super-strict, ton père? »

Sa question sonnait comme un reproche et je me suis sentie blessée.

« Pas du tout!

— Alors pourquoi ce couvre-feu?

— Tradition familiale. Le soir, nous mangeons ensemble et nous prenons le thé après le repas en nous racontant notre journée. »

A vrai dire, il y avait longtemps que cette tradition avait disparu. Elle avait tenu jusqu'à mes années de lycée. Après, tout le monde s'était dispersé. Ma mère dînait seule avant tout le monde puis s'enfermait dans sa chambre pour regarder la télé. Mon frère et ma sœur avalaient leur repas et filaient dans leur chambre dès qu'ils avaient fini.

« C'est la famille cafard! Dès que je rentre, tout le monde se cache dans son coin! »

C'est ce qu'avait jeté mon père un soir, et je ne pouvais pas rester sans réagir. Voilà comment le thé était devenu un rituel que nous partagions seuls tous les deux. Le garçon a poursuivi :

« Dis, ta famille a une religion particulière?

— C'est quoi cette question? Je ne vois pas le rapport entre la religion et un repas ou un thé pris en famille. Tu ne trouves pas que ce sont plutôt les autres familles qui sont bizarres dans ce pays? Ce n'est pas normal, une famille où on se retrouve ensemble et où on se parle? »

Le week-end, il n'était guère plus facile de se donner rendez-vous. Parce que j'allais voir une expo, ou un film d'auteur à la cinémathèque, ou bruncher dans un resto qui venait d'ouvrir. Comparés aux endroits où je sortais avec mon père, les restaurants que je fréquentais avec ce garçon étaient affreusement médiocres. Rien

d'étonnant. C'était juste les endroits que pouvait s'offrir un étudiant issu d'une famille de la classe moyenne. Avec des plats truffés d'exhausteurs de goût, des pizzas où fondait une imitation de mozzarella, ce genre de choses. Une fois nous étions allés dans un parc d'attractions, j'avais trouvé ça puéril, je m'étais ennuyée. Lécher une glace dans des allées copiant les rues européennes avec des jeunes déguisés en rats laveurs qui faisaient le beau, ça me semblait un truc de gamin. Est-ce moi qui ai vieilli trop vite à cause de mon père? m'étais-je demandé. Mais la question ne changeait rien, je trouvais ça nul, voilà tout.

Un jour, sur le campus, je l'ai vu marcher en compagnie d'une autre fille. Il a reconnu tout de suite avoir fait une nouvelle rencontre.

« Bon, alors autant se séparer. »

Ma sortie l'a fait rire.

« Parce qu'on était ensemble? »

Il n'avait pas tort, bien sûr. Je me suis dit que c'était tant mieux. Après tout, il ne s'était rien passé. Donc il n'y avait pas de raison que je souffre. Mais curieusement, après cette histoire je suis tombée malade. De corps et d'âme. Je me sentais si faible que j'ai passé quelques jours sans quitter le lit. C'était quelqu'un pour qui je n'avais aucune affection, les moments que nous avions passés ensemble ne m'avaient pas laissé d'impression particulière, mais quelque chose tournait dans ma tête et j'ai pas mal souffert.

Plus tard, le même schéma s'est répété. Un homme s'intéressait à moi, je sortais avec lui, il commençait à me trouver bizarre, il me décevait, nous nous quittions et je revenais vers mon père. Lui était plus ou moins au courant de mes histoires sentimentales. Chaque fois

que je m'éloignais d'un garçon, il me disait que j'allais en rencontrer un de mieux. Mais c'était le contraire. Je tombais sur des types de plus en plus minables. Et entre-temps, j'avais atteint la quarantaine. A quarante ans passés, plus aucun homme ne s'intéressait à moi et je ressentais parfois une certaine liberté tandis que mon entourage renonçait peu à peu à provoquer des rencontres.

Conformément à la prophétie paternelle, j'ai changé d'orientation en master pour me tourner vers l'histoire de l'art. Pour cela, j'ai dû changer d'université. Finalement, comme tu sais, j'ai atterri dans un institut privé de Gangnam où j'ai débuté en enseignant l'histoire sociale. Ceci pour dire que mon métier comme ma vie n'avaient plus rien à voir avec l'histoire de l'art. C'était une déception pour mon père. De son côté, ma petite sœur qui n'avait guère profité de l'affection paternelle avait déjà publié quelques ouvrages aux USA, affirmant ainsi son statut de chercheuse. De temps en temps elle m'envoyait un mail où elle affichait une réelle pitié pour ma situation. Elle m'assénait vigoureusement ses conseils: « Essaie de te sortir de Papa. Personne ne t'a confié cette charge. Papa ne mérite pas que tu te sacrifies pour lui. »

Est-ce dû au fait qu'elle habite aux Etats-Unis, Hyeonjeong s'exprime de façon très directe. Peut-être parce qu'elle pense et parle en anglais. Elle est du genre, tu sais, à ne pas participer aux travaux du groupe mais à débouler le dernier jour pour dire que ceci ne va pas, que là il faut tout revoir et ainsi de suite, tu vois le genre? J'ai trouvé ses remarques très déplaisantes. Comment pouvait-elle se permettre ça? Nous étions de la même famille après tout. Comme je protestais, elle a abattu sa dernière carte.